

Sous Louis XVI, grandes dames et gentilshommes trouvaient banal le spectacle des messes de minuit dans les paroisses parisiennes.

On s'empressait, de préférence, dans les couvents ou les chapelles. C'était l'époque où le chapeau féminin ne se bornait pas à mettre la bouche des dames à moitié chemin de leurs petits pieds, et où, moyennant 24,000 livres par an, le modiste Beau-lard se chargeait de fournir à la Comtesse Watignon un chapeau nouveau chaque jour.

C'était, surtout, le temps où le chapeau avait mission de traduire tous les menus faits de la politique et les secrètes émotions de l'âme. Afficher sa piété et braver l'irréligion jusque par la forme d'un chapeau parut donc de son goût.

Il y eût des chapeaux "à la Noël". Ce furent d'ingénieuses variétés des chapeaux au "Poupon" ou aux "Bergers". De mignonnes crèches, des mages fort recueillis, un boeuf et un âne empressés, le tout dominé par une étoile de diamant, semblèrent être d'édifiantes fantaisies. Il y eut un art de sanctifier la coquetterie.

Aller entendre, incognito, une messe de minuit villageoise, à quelques lieues de la capitale, semblait plus savoureux. L'agneau y était offert à l'autel par la fermière et son berger. Une théorie de douze bergères allaient chercher le petit animal dans un berceau d'osier, orné de pompons et de rubans roses.

Devant le cortège, un premier personnage portait l'étoile au bout d'un bâton. Puis venaient les Rois mages, dont l'un avait le visage barbouillé de noir. Quatre anges suivaient, escortés des vierges folles, aux lampes éteintes, et des vierges sages, aux lampes allumées.

Le plus beau garçon du village était chargé du rôle de Gabriel. Saint Joseph se

bornait à assister l'agneau, dont les bêlements ajoutaient à la joie de la fête. L'aimable bataillon des bergères, vêtues de blanc et d'écharpe de couleur, évoluait dans l'église; l'une portait l'arbre de Jessé, l'autre la verge d'Aaron, celle-ci la pomme d'Eve, celle-là le serpent du paradis terrestre. Deux violons, une clarinette, des cornemuses accompagnaient le cortège. Enfin quelques bergères chantaient des cantiques ou des Noël.

Les Noël de la Monnaie avaient, même en dehors des deux Bourgognes, un franc succès que les jaloux ne songeaient plus à nier.

Ces Noël disaient l'admiration béate du boeuf et de l'âne devant le nouveau-né et comment elle leur ôtait jusqu'à l'appétit. Ils disaient l'agenouillement de deux bons animaux et le hochement de leur tête et le souffle réconfortant de leurs naseaux.

Le XVIII^e siècle s'inquiétait, avec la sollicitude la plus touchante, du réveillon de saint Joseph et de la Vierge.

On se consolait un peu, en songeant que les anges avaient dû y pourvoir en secret. Et on se confiait tout bas que "les "bécasses et les levrauts, les cailles et les chapons gras, sans parler des bons dindonneaux", sont des présents très célestes.

Les gastronomes n'avaient qu'un vœu: connaître la mystérieuse recette suivant laquelle le cuisinier divin savait les apprêter. Car la cuisine était enfin devenue, en France, une institution d'Etat.

Le Régent et Louis XV avaient contribué à fonder son bon renom. Ce fut leur meilleure manière de contribuer au bonheur du royaume.

Comme eux, les roués et délicats prenaient, dans les occasions mémorables, la place des maîtres-queux. Les petits soupers et les réveillons furent, par ces mains très aristocratiques, préparés dans des us-